

“Trump pousse la société du spectacle à son comble: si vous ne riez pas avec nous, vous êtes notre ennemi”

■ Spécialiste des poétiques de la satire et de la parodie, Denis Saint-Amand publie “Contre le rire fasciste”. Donald Trump, qui n’a pas son pareil pour rire au nez du monde en jouissant d’une parfaite impunité, y tient le premier rôle. Mais la résistance citoyenne s’organise, avec une étonnante créativité.

Entretien Geneviève Simon

Saluts nazis, blagues masculinistes, vidéos sidérantes produites par l’intelligence artificielle, humiliation de Volodymyr Zelensky: on ne compte plus les provocations de Donald Trump et de son entourage. Spécialiste des poétiques de la satire et de la parodie, chercheur FNRS à l’UNamur où il anime l’Observatoire des littératures sauvages, Denis Saint-Amand se penche notamment sur le cas Trump dans *Contre le rire fasciste*. Un essai incisif dans lequel il analyse les ressorts d’une mécanique bien huilée tout en relevant les initiatives citoyennes nées pour la combattre.

A priori, le rire n’est-il pas une matière inflammable? Si on peut rire avec, on peut aussi rire aux dépens de, et certains aiment jouer avec cette frontière. Il faut d’abord rappeler que le rire est avant tout un réflexe, qu’il nous relie à notre condition animale: quand on rit, notre visage se déforme, on montre les dents... Pour tenter de domestiquer le rire, les humains ont inventé l’humour, qui est une manière de contrôler ce réflexe. Aujourd’hui, le rire est souvent associé à des vertus: il suffit de voir à quel point le discours managérial le récupère dans des formations en tous genres où le rire est tenu pour un adjuvant qui permet de “réduire le stress” ou “favoriser la résilience”. On lui confère aussi une portée émancipatrice, comme en témoigne une citation prêtée à Maryse Condé: “On commence par rire et alors on se rend compte que la résistance est possible.” Mais le rire peut tout autant être utilisé pour endiguer ces tentatives d’émancipation. Il peut être mobilisé comme une force d’écrasement.

Vous montrez que c’est le cas des régimes totalitaires.

C’est l’une des stratégies du régime trumpiste, qui mise sur la constitution d’une communauté de rieurs s’attaquant à des cibles en les tournant en dérision (en particulier, les personnes issues de minorités ethniques, les femmes, les membres de la communauté LGBTQ, les progressistes). Le principe est assez simple: si vous riez avec nous, vous êtes avec

nous; si vous ne riez pas avec nous, vous êtes notre ennemi. C’est un mode de fonctionnement typique des *boys’clubs*: on entretient un rire d’inclusion qui est dans le même temps un rire d’exclusion, fédérant une communauté aux dépens d’un ou de plusieurs boucs émissaires. La dynamique est pernicieuse: certains préfèrent rejoindre le camp des rieurs de peur d’être avec ceux dont on se moque, de se retrouver sous les quolibets de la troupe.

Vous définissez le rire fasciste comme un rire narquois, méchant, fondé sur le mépris. Il s’agit de rire au nez du monde en jouissant d’une parfaite impunité. Est-ce Donald Trump qui a institué ce rire en communication politique?

Plus qu’un rire lié à certains procédés, il s’agit d’un rire lié à une position et à la fonction qu’on lui fait jouer. Il existe un rire des tortionnaires: de nombreux témoignages montrent les SS commettre leurs exactions en riant de leurs victimes; plus près de nous, on pense aux vidéos de propagande de l’État islamique ou aux soldats de Tsahal posant hilares avec les sous-vêtements des femmes palestiniennes qu’ils viennent de tuer. Trump joue de son côté avec des codes empruntés aux trolls des réseaux sociaux: depuis le début de son second mandat, les *community managers* de la Maison-Blanche multiplient les messages outranciers et cyniques. Par exemple, une vidéo officielle de promotion de l’ICE donne à voir des arrestations de personnes étrangères accompagnées du générique de la série *Pokémon*, “*At-trapez-les tous*”. Là où, historiquement, d’autres régimes totalitaires cherchaient à imposer une image de rigueur et de discipline, Trump revendique une sorte de nihilisme bouffon: poussant la société du spectacle à son comble, il cherche à écraser ceux qui se mettent sur son chemin en multipliant les *punchlines*, les postures clownesques et les provocations, en pensant uniquement à son propre intérêt.

Vous pointez le danger, pour un public habitué à une communication politique traditionnelle, de considérer ce type d’humour comme anodin. Or, selon vous, il peut agir comme des petites do-

ses d’arsenic et, au final, nous empoisonner.

La métaphore de l’arsenic est due à Victor Klemperer, qui a documenté la transformation insidieuse de la langue sous le Troisième Reich et la façon dont celle-ci infléchissait la vision du monde de ses contemporains. J’ai souvent été dérouté par le fait qu’on considère que la communication de Trump n’était qu’un détail. D’abord, se comporter comme un troll participe d’une stratégie d’inondation médiatique: c’est le “*flood the zone*” de Steve Bannon, une stratégie visant à saturer l’espace pour faire perdre du temps aux journalistes et aux opposants politiques, mais aussi pour détourner l’attention. Quand il diffuse une vidéo générée par IA le représentant en train de déverser des tonnes d’excréments sur des manifestants, Trump espère qu’on parlera davantage de ce post que du mouvement “*No Kings*” qui rassemble des millions de citoyens opposés à sa politique. Ensuite, ce comportement fait des émules: si le chef d’État s’exprime et agit de la sorte, ses partisans se sentent eux aussi autorisés à étaler leur violence et leur mépris, à refuser les dynamiques permettant à une société démocratique de vivre plus ou moins en harmonie.

Est-ce le début d’une nouvelle ère?

Je ne suis pas politologue, mais il me semble qu’on atteint déjà un stade d’épuisement de la dynamique. Sans vouloir trop lui concéder, je crois que le trumpisme a inventé quelque chose en démolissant une communication politique fondée sur la nécessité de démontrer sa respectabilité et ses compétences. Mais Trump ne fait plus rire grand monde aujourd’hui et certains de ses plus fidèles soutiens l’abandonnent: s’ils encourageaient la démolition des institutions démocratiques, les rafles de l’ICE et la capture de Nicolás Maduro, de nombreux partisans du camp Maga ont été refroidis par la gestion calamiteuse de la guerre en Iran et la montée des prix de l’essence.

Jair Bolsonaro, Javier Milei, Karol Nawrocki ou Geert Wilders: Trump a fait des émules. Et en Belgique?

Si on s’en tient à la question de la



Le livre de Denis Saint-Amand est paru aux éditions Rue de l’Échiquier.



GETTY IMAGES VIA AFP

Le président Donald Trump dansant sur scène après son discours lors d'une soirée consacrée à sa politique économique, le 22 mai 2026, à Suffern, dans l'État de New York.

communication trollesque, j'ai l'impression que ça ne prend pas tout à fait. Certains s'y essaient ponctuellement: le président du MR relaie volontiers des tweets polémiques et tente de placer l'une ou l'autre *punchline* dans chaque discours, mais celles-ci font surtout les affaires des comptes satiriques qui le tournent en dérision. Il est toutefois important de relever chez certains de nos politiciens des pratiques inquiétantes et des formules délétères: quand on menace des journalistes, quand on incite au "harcèlement policier" contre les gens du voyage, quand on qualifie une partie de la population d'"assistés", quand on méprise les luttes sociales, on cherche à introduire un jeu de polarisation qui correspond mal au pays progressiste qu'est la Belgique.

Une large part de votre livre est consacrée à la résistance citoyenne qui s'organise avec une étonnante créativité. Parmi tous les exemples que vous citez, lequel vous paraît le plus efficace ?

J'ai un faible pour l'"Opération Inflation" qui s'est déployée à Portland, où, après que Trump a demandé à la garde nationale d'intervenir pour empêcher ce qu'il qualifiait de

"guerre civile", on a vu des personnes portant des costumes gonflables organiser un carnaval contestataire. "Ne croyez pas que nous sommes là pour nous amuser", disaient-ils. "En apparaissant ainsi déguisés, nous mettons à mal le discours présidentiel faisant des manifestants un danger à combattre... Et nous en profitons pour nous organiser." J'aimerais profiter de votre question pour saluer l'incroyable inventivité du milieu enseignant belge, embarqué dans des actions contre des réformes injustes: avant d'entrer en grève, ils ont, entre autres, dispensé des cours dans les transports en commun ou entrepris des séances de correction de copies dans l'espace public; la semaine passée, plusieurs d'entre eux ont rejoint Bruxelles à vélo en sillonnant la Wallonie pour récolter des milliers de lettres de récrimination à destination de Valérie Glatigny. Ce genre d'action témoigne non seulement d'une créativité évidente, mais, en se construisant dans la joie, il permet aussi de susciter l'adhésion (ce n'est plus seulement un mouvement d'enseignants: il est rejoint par les élèves et leurs parents) et de dessiner ce que l'anthropologue David Graeber appelait des "politiques préfigu-

ratives", c'est-à-dire de donner corps à des modes d'organisation incarnant le type de société qu'on veut faire advenir, à des vies qui valent la peine d'être vécues.

"Le comportement de Trump fait des émules: si le chef d'État s'exprime et agit de la sorte, ses partisans se sentent eux aussi autorisés à étaler leur violence et leur mépris, à refuser les dynamiques permettant à une société démocratique de vivre plus ou moins en harmonie."

Denis Saint-Amand

Vous en appelez d'ailleurs à la création d'espaces et de conditions qui permettent de rire ensemble: parce qu'au final, le rire peut nous sauver ?

Il ne faut évidemment pas être naïf et croire qu'on peut rire avec tout le monde: un proverbe allemand dit que si on laisse un nazi s'asseoir et discuter à une table de dix personnes, alors ça devient une table de onze nazis. Le sociologue hongrois György Lukács fustigeait l'humanisme de Stefan Zweig, le jugeant naïf de croire que des concessions permettaient de résoudre sans violence tous les conflits. Le seul fait de considérer envisageable de discuter et de rire avec des personnes qui ne sont pas d'accord avec nous est en réalité un privilège, j'en suis conscient. Mais ceux qui se laissent entraîner par le fascisme le font souvent par méconnaissance de ce qui les attend: prendre le temps de discuter avec ceux-là n'est pas toujours aisé, mais c'est peut-être bien le boulot qui incombe aux privilégiés.